



HAL
open science

Une ontologie pour les sciences sociales

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. Une ontologie pour les sciences sociales. SociologieS, 2023, 10.4000/sociologies.20000 . hal-04833789

HAL Id: hal-04833789

<https://hal.science/hal-04833789v1>

Submitted on 12 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Une ontologie pour les sciences sociales

Grand résumé de Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales, Paris, Éditions Hermann, coll. « Métaphysique et Sciences », 2022, 332 p.

Michel Grossetti



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/20000>

DOI : [10.4000/sociologies.20000](https://doi.org/10.4000/sociologies.20000)

ISSN : 1992-2655

Éditeur

Association internationale des sociologues de langue française (AISLF)

Ce document vous est fourni par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



Référence électronique

Michel Grossetti, « Une ontologie pour les sciences sociales », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, mis en ligne le 01 mai 2023, consulté le 12 décembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/20000> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.20000>

Ce document a été généré automatiquement le 10 juin 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Une ontologie pour les sciences sociales

Grand résumé de Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales, Paris, Éditions Hermann, coll. « Métaphysique et Sciences », 2022, 332 p.

Michel Grossetti

NOTE DE L'ÉDITEUR

* Lire la discussion de François Dubet et celle de Didier Vrancken.

Il y a quelques années, l'historien William Sewell écrivait :

[...] les sciences sociales ont développé beaucoup plus de méthodologies que d'ontologies. Mais les méthodologies impliquent toujours en réalité des ontologies, qu'elles soient implicites ou explicites [...]. Ce que nous pouvons étudier à travers les sciences sociales et la façon dont nous pouvons l'étudier sont deux choses indissociables de nos ontologies sociales¹.

- ¹ Les auteurs en sciences sociales explicitent peu leurs ontologies en tant que systèmes de catégories de description du monde social. Ils ont recours à des termes très divers, qui ne sont pas toujours clairement définis, et qui renvoient, de fait, à des catégories tout aussi diverses. En sociologie en particulier, nous sommes habitués à faire face à des vocabulaires différents, tous liés à des courants de pensée qui se présentent souvent comme contradictoires. Nous discutons longuement des mérites de tel ou tel terme en prenant en compte le système de significations qu'il véhicule. Par exemple, la compatibilité entre les notions de « champ » et de « monde social » a été discutée à diverses reprises, certains auteurs considérant qu'elles ont des points communs², d'autres qu'elles n'en ont aucun³.
- ² Cette diversité de vocabulaires présente des avantages parce qu'elle permet d'aller au bout de certaines démarches intellectuelles et d'explorer en détail des phénomènes sociaux spécifiques, mais, à la longue, elle pose aussi des problèmes. Dans un contexte où la sociologie est contestée par divers courants politiques⁴, l'exacerbation de ses

contradictions internes ne facilite pas la défense de la discipline. Au-delà de cette question des rapports avec l'extérieur du monde académique, les sciences sociales en général sont aussi confrontées à diverses tentatives visant à leur substituer des approches s'appuyant sur d'autres sciences, de l'économie mathématique aux sciences cognitives. Enfin, au sein même des sciences sociales, et singulièrement de la sociologie, se pose la question de la cumulativité des connaissances. Alors que les sociologues ont raffiné considérablement leurs méthodes, approfondi leur réflexivité, et qu'ils produisent des résultats robustes, il leur est souvent difficile de mettre ces résultats en rapport les uns avec les autres à cause de la diversité des vocabulaires et des ancrages théoriques, même si les écoles de pensée qui étaient associées à de grandes figures des années 1960 et 1970 perdent un peu de leur cohérence. Bref, la période rend la recherche de convergences plus utile qu'auparavant.

- 3 Cette analyse⁵ m'a conduit à réfléchir à la façon dont je pourrais m'appuyer sur ma propre expérience pour concevoir une ontologie « robuste », c'est-à-dire des catégories génériques, certes moins sophistiquées que certaines de celles qui sont utilisées par les auteurs des courants de pensée qui structurent la discipline, mais susceptibles de mettre en réseau les ontologies plus fines de ces courants. Ce projet est à l'opposé du point de vue exprimé par certains sociologues ancrés dans quelques-uns de ces courants bien installés, qui considèrent que ce type d'effort est inutile⁶. Mais, après tout, personne n'est forcé d'utiliser les catégories que je propose ; elles sont simplement un outil supplémentaire à disposition des analystes. Il est probable que ce projet a été favorisé par ma propre position, celle d'un sociologue provincial, appartenant à la communauté internationale des analystes de réseau, qui n'est engagé fortement dans aucune des écoles de pensée dominantes de la discipline en France, qui les connaît plus ou moins toutes et en respecte les apports respectifs. Il se nourrit également d'un constat à l'endroit des sciences sociales conduisant à modérer les revendications de « tournants » épistémiques, qui correspondent rarement à la réalité des pratiques. Même lorsqu'ils revendiquent un engagement dans un courant précis, les sociologues ont tendance à intégrer différents apports théoriques ou méthodologiques au sein d'un ensemble qui présente rarement la cohérence d'un « paradigme ». Ce projet d'élaboration d'une ontologie générique est par ailleurs en ligne avec les réflexions de Jean-Michel Berthelot, qui fut mon directeur de thèse et qui a effectué la plus grande partie de sa carrière à Toulouse. J'ai découvert, après avoir terminé la rédaction de *Matière sociale*, qu'il appelait dans l'un de ses derniers textes, publié il y a environ vingt ans, et qui m'avait échappé, à la création d'une « ontologie sociologique du social qui ne soit pas que le décalque d'un programme particulier » (Berthelot, 2000, p. 65-84). C'est un peu ce que j'ai essayé de faire.
- 4 Comment procéder pour élaborer une ontologie robuste ? Une option logique aurait consisté à inventorier les ontologies existantes, en repérer les convergences et construire sur cette base des catégories plus génériques. Ce n'est pas ce que j'ai choisi de faire. En effet, je ne voulais pas que les catégories en question soient de pures constructions théoriques, je souhaitais qu'elles soient « ancrées », c'est-à-dire toujours susceptibles d'être mises en œuvre dans des recherches empiriques. J'ai donc travaillé en ayant en tête en permanence les questions de terrain, sur la base de mon expérience de chercheur et des travaux que je connais le mieux. Les catégories devaient également être en lien avec des outils théoriques qui permettent d'en préciser la portée. Cette ontologie est donc encadrée dans des outils théoriques particuliers et dans un corpus de travaux de recherche. L'ouvrage est en quelque sorte une fusée à trois étages : le

corpus de travaux, certaines élaborations théoriques reprises de mes propres travaux, et enfin les catégories génériques qui constituent l'ontologie robuste. La catégorie de ressource cognitive, par exemple, est présentée dans le premier chapitre accompagnée d'une typologie que j'ai élaborée et que j'utilise. Une telle typologie n'est pas nécessaire à la définition de la catégorie, qui peut fonctionner avec bien d'autres manières de concevoir ces ressources, mais elle permet de préciser ce qu'elle peut recouvrir. Autre exemple : les *processus*, évoqués dans le deuxième chapitre, sont présentés avec une typologie des formes d'imprévisibilité que je travaille depuis longtemps et qui n'est indispensable ni à la compréhension des processus ni à la définition de la catégorie. Ce qui est consubstantiel à la notion de processus est la nécessité de poser la question du déterminisme et de la prévisibilité, et non les réponses que j'ai élaborées pour y répondre. Ces encastresments, théoriques et empiriques, limitent évidemment la portée du projet et j'ai précisé, dès l'introduction, que je parlais du niveau intermédiaire de structuration du monde social (parcours, collectifs, réseaux, sphères d'activités, etc.) et que cela orientait mon travail, même si je me suis efforcé de construire une ontologie relativement complète. En particulier, j'ai cherché à forger des catégories susceptibles de relier les approches les plus centrées sur le niveau fin des activités et des interactions, et d'autres qui prennent pour objet les structures plus pérennes et massives. Mobiliser des considérations théoriques et des références à des travaux empiriques issus de mes propres recherches m'a été nécessaire pour donner de l'épaisseur aux catégories génériques qui pourraient, sinon, être définies de façon très abstraite⁷. L'insertion de ces éléments théoriques et empiriques, complétée par deux annexes, permet aussi au lecteur de comprendre à partir de quoi cette ontologie est construite, d'« où je parle » en quelque sorte... Je me suis cependant efforcé de découpler les catégories de mes propres travaux en faisant lire le texte, à différents niveaux d'élaboration, à de nombreux collègues engagés dans divers courants de pensée et disciplines⁸.

- 5 Dans ce qui suit, je commence, dans la première section, par présenter quelques-uns des choix fondamentaux qui orientent cette ontologie ; puis, dans la deuxième, je détaille les catégories désignant les entités, les processus et les relations au niveau le plus « élémentaire ». La troisième section est consacrée aux formes agrégées de niveau intermédiaire. Une quatrième section revient sur les catégories qui font le lien entre le niveau des interactions et celui des structures. Ce résumé se concentre donc sur les cinq premiers chapitres (avec quelques éléments du septième et du huitième), c'est-à-dire la partie la plus généraliste de l'ouvrage, le troisième étage de la fusée...

Quelques choix de base

Outre le choix global de construire une ontologie générique susceptible de relier les ontologies particulières qui ont fait la preuve d'une certaine efficacité en sciences sociales, j'ai dû procéder à d'autres choix. Je présente dans cette section ceux qui me paraissent les plus importants.

- 6 Pour élaborer une ontologie, il faut choisir entre plusieurs options : se concentrer sur les entités, qui sont plus ou moins stables ; privilégier, au contraire, les processus ; mettre l'accent sur les relations ; combiner plus ou moins les trois. J'ai choisi la dernière option – suivant en cela les pratiques des spécialistes d'ontologies formelles⁹ –, en consacrant les trois premiers chapitres de *Matière sociale* aux trois types d'entrée

possibles. Les catégories proposées sont conçues pour fonctionner dans cette perspective, les entités étant vues comme des formes stabilisées de processus entretenant des relations entre elles ; les processus comme une mise en mouvement d'entités qui peut déboucher sur l'émergence d'entités nouvelles ; les relations comme émergeant des interactions, etc.

- 7 Un deuxième choix important est celui de faire appel à la notion d'*émergence*, dans la lignée des travaux sur l'encastrement et le découplage (Grossetti, 2015). Les notions d'*encastrement* et de *découplage* peuvent désigner aussi bien des situations provisoirement stables d'équilibre entre des dépendances et des autonomies que des processus d'accroissement de ces dépendances et autonomies. Cela permet de concevoir les formes sociales (entités, processus, relations) non pas selon une logique binaire (existe/n'existe pas), mais comme insérées dans un continuum d'encastnements dans d'autres formes, qui les englobent ou en font partie, et de découplages, qui les spécifient et les autonomisent. L'exemple classique est celui d'organisations telles que les entreprises, prises en tension entre un encastrement dans le réseau des relations de leurs membres, relations qui structurent le collectif en interne, mais qui en traversent aussi les frontières, et un encastrement au sein d'organisations ou des sphères d'activité plus vastes. Leur découplage, relatif à ces encastnements, leur confère une consistance plus ou moins affirmée. Le processus de découplage constitue une émergence. De la même façon, on peut voir toutes les entités sociales, quelle que soit leur amplitude, comme des formes émergentes.
- 8 Troisième choix fondamental : il s'agit d'une ontologie pour les sciences sociales, accordée à leurs spécificités et à leurs pratiques, qui n'a aucune prétention à un plus grand degré de généralité. Ce choix est guidé par la conviction que les sciences sociales présentent des spécificités qui sont liées à leurs objets d'études, constitués par des activités humaines. Même si ces activités impliquent en permanence des non-humains, les enquêtes menées en sciences sociales abordent toujours celles-ci à travers les humains, dont elles étudient les traces, observent les pratiques, et qu'elles interrogent de diverses façons. S'il est possible, dans certains cas, de raisonner sur un plan théorique en traitant les humains et les non-humains de façon symétrique – ce qui peut s'avérer tout à fait heuristique –, cette symétrie n'est jamais pratiquée jusqu'au bout sur le plan empirique, puisque les non-humains sont appréhendés à travers ce que les humains en disent ou en font. Comme les catégories d'une ontologie « robuste » doivent pouvoir être mises en œuvre dans des enquêtes de terrain, j'ai choisi de les construire en fonction des spécificités des objets des sciences sociales.

Entités, processus, relations

Les trois premiers chapitres de *Matière sociale* abordent les entrées classiques des ontologies.

- 9 Dans le premier chapitre, consacré aux *entités*, je commence par définir la catégorie de *personne* comme désignant un être humain ordinaire, sans hypothèse particulière sur ses activités et les logiques dans lesquelles il s'engage. La notion en question est dépourvue de « théorie de l'action ». Diverses « identités sociales » peuvent être associées aux personnes au cours de processus d'interaction entre ces personnes et leur environnement. Ces identités font intervenir des « ressources de coordination » (récits, numéros d'identification administrative, objets d'identité divers, etc.). La

cohérence de ces identités n'est pas assurée par la continuité biologique, elle est construite au fil de processus sociaux divers. Ce chapitre aborde aussi les autres entités : animaux, objets, éléments discursifs ou cognitifs. Dans les interactions impliquant des personnes, les entités peuvent revêtir des statuts divers, dont celui de ressource.

- 10 Le terme générique de *ressource* désigne, dans ce chapitre un statut dans l'interaction, qui recouvre trois modalités distinctes : ressource (mobilisée), contrainte (subie), enjeu (de luttes de contrôle). Par souci de simplicité, ce terme est par la suite utilisé aussi pour désigner des non-humains ou des humains prenant ce statut dans les interactions (une personne qui s'en tient à un rôle prédéfini par exemple). Cette montée en généralité du terme de « ressource », discutée en détail dans ce chapitre, est une commodité terminologique et non un choix ontologique.
- 11 Certaines ressources sont « cognitives » c'est-à-dire qu'elles résident principalement dans les mémoires humaines, même si elles sont saisies à travers des pratiques ou des discours. La notion de *ressource cognitive* (avec toutes les précautions indispensables sur l'usage du terme « ressource ») permet de relier de nombreuses catégories utilisées en sciences sociales (dispositions, finalités, valeurs, grandeurs, etc.).
- 12 Les entités qui prennent le statut de ressource, contrainte ou 'enjeu peuvent se situer sur le registre instrumental, lorsqu'elles participent à des interactions avec d'autres ressources, ou de coordination, lorsqu'elles interviennent dans des interactions entre personnes. La catégorie *ressource de coordination* est très importante pour la définition des formes agrégées qui seront présentées dans la section suivante.
- 13 La catégorie d'*activité* ouvre le deuxième chapitre. Un peu comme celle de *personne*, cette catégorie n'implique pas d'hypothèse interprétative. Les activités sont ce que saisissent les sciences sociales. L'association d'un ensemble d'activités à une « intrigue » (une catégorie de ressource cognitive mettant en relation passé, présent et avenir) ou à d'autres ingrédients cognitifs ou discursifs constitue un « récit » qui représente un *processus*. Certains processus sont désignés comme des « actions », d'autres comme des « interactions », d'autres encore comme des « parcours », des « carrières », des « processus historiques ». Tous sont des processus qui varient selon leur extension en masse, durée ou généralité. Ce chapitre est aussi nourri de réflexions conduites depuis longtemps sur les notions d'*imprévisibilité* et d'*irréversibilité*, ou d'idées plus récentes sur la façon dont les personnes s'engagent dans les activités, mais celles-ci relèvent, à mon sens, moins du registre de l'ontologie que de celui de la théorie (le deuxième étage de la fusée).
- 14 Les *relations* sont conçues comme des formes durables émergeant des activités. Les sciences sociales ne sont pas équipées pour étudier les relations entre les non-humains indépendamment de leurs interactions avec des personnes. Elles peuvent en revanche étudier les jeux d'encastrement et de découplage entre ces entités telles que les décrivent et les construisent les personnes. Par exemple, un objet technique est toujours un assemblage d'éléments et un constituant de systèmes plus vastes, ces encastrements représentant des enjeux pour des personnes ou des collectifs de personnes (entreprises, laboratoires, etc.). Les relations entre les personnes et les autres entités peuvent prendre des formes variées, qui incluent bien sûr les différents types d'appropriation, mais ne s'y réduisent pas. L'ajustement réciproque en est une forme distincte, par exemple. Les relations entre personnes nous font entrer dans le registre des analyses de réseaux sociaux, qui ont accumulé, sur ces relations, un savoir

important depuis plusieurs décennies. Je me suis appuyé sur ce savoir, dont je rappelle quelques éléments les plus centraux dans les troisième et quatrième chapitres.

À partir de ces éléments – *personnes, ressources, activités, processus, relations* – il est possible de définir des entités davantage composées, qui font l'objet de la section suivante.

Collectifs, réseaux, sphères d'activité, institutions

Les quatre catégories qui sont présentées dans cette section forment le cœur du « niveau intermédiaire » de cette ontologie, mais elles parcourent tout l'espace des phénomènes sociaux, depuis les niveaux les moins massifs et les plus brefs jusqu'aux plus vastes et durables.

- 15 La catégorie de *collectif* permet de relier de multiples catégories utilisées habituellement en sciences sociales : groupes, classes, organisations, communautés, cercles... Elle est définie de façon assez simple : un collectif désigne un ensemble de personnes liées à de mêmes ressources, ce lien pouvant prendre diverses formes, être hétérogène et fluctuant. Un « collectif analytique » est défini, de l'extérieur, par des analystes, des administrations ou d'autres personnes. Il n'est pas nécessairement perçu ou revendiqué par les personnes qui en font partie. Lorsque ces personnes commencent à se définir collectivement et à se doter de ressources de coordination spécifiques, le collectif devient explicite. Ces deux catégories sont analogues à la distinction que font les marxistes entre la classe « en soi » et la classe « pour soi ». Ces modalités (« analytique » et « explicite ») ne fonctionnent pas sur un mode binaire, mais comme les deux pôles d'un continuum. La construction d'un collectif explicite est un processus de découplage, d'émergence, qui connaît de multiples nuances. Par ailleurs, un collectif peut avoir toutes les tailles, depuis une personne seule qui se coordonne avec elle-même dans le temps jusqu'à l'humanité tout entière qui partage un génome, une planète et des institutions.
- 16 Les collectifs « dyadiques » (comprenant deux personnes) explicites présentent la spécificité d'être perçus par les personnes et de donner lieu à des références collectives et des rôles (« mère-fille », « frère-sœur », « amis », « collègues », etc.). Ils correspondent aux relations interpersonnelles. Cela a permis aux sciences sociales de les étudier de façon systématique et d'analyser les réseaux que ces relations constituent, les travaux dans cette veine montrant que les types de relation et la structure de ces réseaux ont des effets sur les processus sociaux.
- Les collectifs sont des entités plus ou moins durables, prises dans des processus sociaux divers et des jeux d'encastrement et de découplage. Ils coexistent avec une autre forme composée, les sphères d'activité.
- 17 Le terme *sphère d'activité*, repris à Max Weber, est ici utilisé pour désigner une catégorie générique qui permet de relier des catégories usuelles comme celles de « champ », de « monde social » ou de « configuration ». Une sphère d'activité est un ensemble d'activités qui partagent des ressources communes. C'est le pendant, sur le registre des activités, de ce que sont les collectifs pour les entités. Comme les collectifs, les sphères d'activité peuvent être analytiques, définies de l'extérieur, ou explicites, revendiquées par les personnes qui s'y engagent. Si les collectifs explicites ont des frontières, même fluctuantes et poreuses, qui sont elles-mêmes relativement explicites, celles des sphères d'activité sont moins précises. Il suffit qu'une personne s'engage dans une

activité qui relève d'une sphère pour participer à cette sphère d'une façon ou d'une autre. Bien sûr, on peut superposer les sphères d'activité et les collectifs analytiques à partir d'un même ensemble de ressources partagées, mais les formes d'explicitation peuvent diverger. Les sphères d'activité sont à la croisée du monde des processus et de celui des entités. Elles réunissent des activités, donc des processus, mais elles ont un certain caractère pérenne, procuré par les ressources, et notamment, lorsqu'elles sont explicites, par les institutions.

- 18 Les *institutions* sont les paquets de ressources de coordination qui permettent la continuité dans le temps des collectifs et des sphères d'activité. Cette définition de la vieille notion d'institution est compatible avec la plupart de celles qui existent, généralement centrées sur des normes ou des règles, que je considère comme des ressources de coordination, mais elle l'ouvre à d'autres aspects, notamment matériels, et lui confère une plus grande extension. On peut en effet définir des institutions limitées à une personne (les ressources qui constituent les bases des identités sociales), à deux personnes (les ressources dyadiques qui permettent la continuité des relations interpersonnelles), et ainsi de suite jusqu'aux grandes amplitudes de masse ou de durée comme les langues ou les institutions internationales.
- 19 Les notions d'encastrement et de découplage permettent de rendre compte des interactions entre réseaux, collectifs et sphères d'activité ; un chapitre (le huitième) est d'ailleurs consacré aux processus d'émergence des collectifs et des sphères d'activité.

Relier les niveaux d'analyse

- 20 Cette ontologie s'efforce de relier différents niveaux d'analyse. Un peu comme les physiciens ont dû trouver des solutions pour gérer le passage entre le monde très instable de la mécanique quantique et celui plus « structurel » de la gravitation, les chercheurs en sciences sociales doivent, à mon sens, s'efforcer d'articuler le monde « fluide » des activités et celui plus « solide » des structures sociales. Dans l'ontologie que je propose, deux catégories en particulier tiennent un rôle central dans cette articulation.
- 21 La première de ces catégories est celle de *relation*, forme plus ou moins durable qui émerge des interactions et dont l'agrégation dans des réseaux maille tout le monde social. Même si certains auteurs désignent les relations entre personnes comme des interactions « indirectes¹⁰ », la plupart s'accordent sur l'idée d'une relative continuité des interactions directes entre ces personnes qui débouche sur quelque chose de plus durable. Pour mettre en œuvre cette catégorie, je me suis appuyé sur les acquis, à présent considérables, des travaux effectués dans la tradition de l'analyse des réseaux sociaux.
- 22 La seconde catégorie est celle de *ressource*. Elle est encore plus fondamentale que celle de relation, puisque les relations interpersonnelles, par exemple, sont définies à partir de ressources de coordination dyadiques. Le terme *ressource* est commode mais peu satisfaisant, parce qu'il suggère des entités mobilisables à volonté, tandis qu'au niveau des interactions il s'agit uniquement d'un statut, d'un état, objet potentiel de disputes et de discordances, toujours en tension avec d'autres (comme celui de partenaire d'interaction pour les personnes). De surcroît, ce statut est pluriel, puisque tout ce qui fait ressource peut aussi être contrainte ou enjeu, selon la façon dont les interactions se

déroulent. Ainsi, lorsque j'utilise le terme de *ressource de coordination*, je veux dire : « une entité qui prend le plus souvent le statut de ressource – ou contrainte ou enjeu – dans les interactions entre personnes, et dont la délimitation est construite par des observateurs extérieurs ou les personnes concernées ». J'ai conscience que c'est un peu compliqué, mais je pense que cela permet de relier les niveaux d'analyse comme je souhaitais le faire. Cela permet, notamment, de définir les institutions de façon plus générique que cela n'est fait habituellement.

Une ontologie perfectible

À mon sens, cette ontologie répond aux objectifs de départ ; elle fonctionne, mais elle pose également des questions – pour l'heure, non résolues – et présente des limites.

- 23 Certaines des questions non complètement résolues sont mentionnées au fil du texte. Par exemple, quel statut donner aux animaux ? Peut-on traiter de la même façon les mollusques et les animaux (mammifères, certains oiseaux, etc.), auxquels les humains attribuent des compétences expressives ? Que faire des végétaux, des écosystèmes ? Autre exemple, doit-on faire des ressources cognitives des éléments mentaux difficiles à cerner empiriquement ou des entités discursives objectivables, mais plus limitées ?
- 24 Les limites sont évoquées à la fin du dernier chapitre et dans la conclusion. La première est liée au choix de ne pas « ontologiser » des formes de rapports sociaux comme la domination ou l'oppression, ce qui peut donner l'impression d'en sous-estimer l'importance. Il me semble que les catégories présentées permettent de les intégrer, à condition de se rappeler que l'ordre commun suggéré par l'expression *ressource de coordination* peut être un ordre inégalitaire et perçu comme injuste. Développer de façon plus substantielle la notion d'ordre commun permettrait de donner davantage d'importance à ces aspects. Une autre limite est l'absence de catégories correspondant à des formes très massives comme le capitalisme ou le patriarcat, par exemple. Il n'est pas exclu que l'ouvrage soit un jour complété par un chapitre consacré à des formes sociales de ce type. La logique à suivre, dans la lignée des catégories présentées, est de concevoir ces formes massives comme des macro-institutions qui traversent toutes les sphères sociales et contribuent à structurer les équilibres entre ces sphères.
- 25 Malgré ses limites, lorsqu'elle est complétée par les quelques éléments théoriques que j'ai insérés dans l'ouvrage, éléments qui, bien sûr, présentent eux-mêmes leurs limites, cette ontologie me semble permettre d'avancer dans la résolution de certains des problèmes récurrents des sciences sociales, en particulier ceux qui ont trait aux niveaux d'analyse, aux rapports entre l'activité et les structures, à la dynamique des « formes sociales¹¹. Elle fait cependant émerger d'autres problèmes, par exemple ceux qui concernent la délimitation des processus, qui sont plus proches des questions qui préoccupent les historiens.
- 26 Cette ontologie, que je souhaite faire évoluer, n'a d'autre vocation que d'aider à réfléchir et à mettre en relation des travaux de recherche. Elle acte que la sociologie est un sport de combat, mais pointe vers la possibilité que ce sport soit plus collectif...

BIBLIOGRAPHIE

- ARP R., SMITH B. & A. D. SPEAR (2015), *Building Ontologies with Basic Formal Ontology*, Cambridge (Mass.) & Londres, The MIT Press.
- BERTHELOT J.-M. (2000), « Sociologie et ontologie » in LIVET P. & R. OGIEN (dir.), *L'Enquête ontologique : du mode d'existence des objets sociaux* [en ligne], Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 65-84. URL : <http://books.openedition.org/editionsehess/10771>
- COLLECTIF (2022), dossier « Qui a peur des sciences sociales ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3-4, n^{os} 243-244.
- GROSSETTI M. (2011), « L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. Échelles d'action et d'analyse », *SociologieS* [en ligne], La recherche en actes. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3466>
- GROSSETTI M. (2012), « Plus largement, les sciences sociales... », *SociologieS* [en ligne], Débats, La situation actuelle de la sociologie. URL : <http://sociologies.revues.org/3788>
- GROSSETTI M. (2015), « Note sur la notion d'encastrement », *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches. URL : <http://sociologies.revues.org/4997>
- HENNION A. (2013), « Petit portrait de Becker en pragmatiste », in BENGHOZI P.-J. & Th. PARIS (dir.), *Howard Becker et les mondes de l'art* [actes du colloque de Cerisy, oct. 2010], Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, 2013, p. 185-193.
- LIVET P. & B. CONEIN (2020), *Processus sociaux et types d'interactions*, Paris, Hermann, coll. « Philosophie ».
- NEF F. & S. BERLIOZ (2021), *La Nature du social. De quoi le social est-il fait ?*, Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « Chuchotements ».
- SEWELL W. H. (2005), *Logics of History. Social Theory and Social Transformation*, Chicago & Londres, Chicago University Press, coll. « Chicago studies in practices of meaning ».

NOTES

1. “[...] the social sciences have far more highly developed methodologies than ontologies. But methodologies in fact always imply ontologies, whether stated or assume [...]. What we are able to study in social science and how we are able to study it are inseparable from our social ontologies.” (William Sewell Jr., 2005, p. 320, nous traduisons).
2. C'est le cas de Bernard Lahire dans *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales* (Paris, Éditions du Seuil, 2012).
3. Ainsi Antoine Hennion souligne-t-il, dans son « Petit portrait de Becker en pragmatiste », « le caractère dérisoire des discussions qui visent à opposer, à combiner ou à rendre compatibles des concepts comme ceux de champ et de monde : ils sont taillés dans des tissus dont la couture n'a pas le moindre fil commun » (Hennion, 2013, p. 189).

4. Voir le dossier récemment publié dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, intitulé « Qui a peur des sciences sociales ? » (2022, vol. 3-4, n^{os} 243-244).
 5. Analyse développée pour la première fois dans Grossetti, 2012.
 6. Par exemple, dans le texte déjà cité, consacré à Howard Becker, Antoine Hennion écrit dans une note de bas de page : « Pour ma part, je n'ai jamais vu l'intérêt de cet effort, qui me paraît se tromper sur la nature du débat scientifique : il ne s'agit pas de politique, la théorie ne tue personne ; il n'y a rien à concilier, nul besoin d'œuvrer à la définition d'une position médiane. S'il est une éthique du chercheur, c'est d'aller au bout de ses hypothèses. Concocter un brouet clair ne fait qu'affadir chacune des théories avec lesquelles on se croit tenu de composer. » (2013, p. 6) On peut entendre une telle critique, mais défendre également l'intérêt de rechercher des catégories génériques si celle-ci ne se substituent pas à celles qui existent, mais en favorisent seulement la mise en relation.
 7. Cet ancrage dans le travail empirique différencie cet effort de systématisation de recherches philosophiques sur les ontologies sociales comme par exemple l'ouvrage de Frédéric Nef et Sophie Berlioz, *La Nature du social. De quoi le social est-il fait ?* (2021), dont certaines orientations sont assez proches (entre autres l'insistance sur les processus d'émergence).
 8. Voir les remerciements, malheureusement relégués à la fin de l'ouvrage par la maquette de la collection dans laquelle il est publié.
 9. Voir, par exemple, *Building Ontologies with Basic Formal Ontology, Building Ontologies with Basic Formal Ontology* (Arp, Smith & Spear, 2015).
 10. Livet & Conein, 2020.
 11. Pour reprendre la vieille expression de Simmel (« Comment les formes sociales se maintiennent », *L'Année Sociologique*, 1898, p. 71-107)
-

AUTEUR

MICHEL GROSSETTI

Directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS, Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires (LISST), université Toulouse 2 Jean-Jaurès, France. Email : Michel.Grossetti@univ-tlse2.fr